

Lettre à Joël

JEAN MORISSET

ON S'EST RENCONTRÉ TROIS FOIS et on ne s'est pas vraiment parlé, non.

C'est qu'on avait du temps devant nous. Aucune urgence particulière à se confier quelques siècles de trajectoires géographiques divergentes et à s'échanger quelques confidences entre le tropique et la neige, sous la connivence de quelque dieu restant à inventer. Un de ces jours, une occasion se présenterait. Mais voilà que le temps s'est envolé et que tu es parti.

Nous étions nés la même année et nous venions de publier chacun un article dans le même numéro d'*Ethnies*, quand on s'est rencontré une première fois. C'est ton nom qui m'avait alors frappé, plus que ton texte, si je peux te l'avouer : BonneMaison, BonneRoute ou BonnePirogue ! Quand on porte un patronyme aussi magnifique, on ne peut que produire une œuvre qui lui ressemble, me disais-je ! On ne peut que naviguer vers sa bonne fortune.

Tu étais français et géographe. J'étais francophone et nord-américain, formé à des visions spirituelles entièrement importées auxquelles j'avais toujours tenté d'échapper pour rejoindre la pensée analphabète, ancestrale et mouvante qui me hantait.

Avoue que tu ne me trouvais pas très professionnel. Pas du tout, en fait, et tu avais bien raison. Quand tu es issu d'un peuple anthropologisé à l'os et qui a si souvent, à travers son histoire, servi d'objet à la thèse des autres, et que tu te retrouves soudain, un beau jour, à la place de l'appareil-photo dont on se servait pour attraper ce qui te reste de différence, tu ne peux pas faire semblant. Tu ne peux pas alors entrer, comme si de rien n'était, dans le jeu du voyeur et du vu, de l'homme vêtu et de l'homme nu ou de l'analyste et de l'analysé.

Au fait, comment, à ton sens, les géographes se différencient-ils des photographes – dont je suis –, ces voleurs d'âme qui tentent de s'emparer, par l'objectif, de l'ultime substance ou de la dernière confiance inavouée de quelque vieux sage drapé dans sa dignité ? Et pourtant, si Edward Curtis et quelques autres n'avaient consacré leur vie à aller débusquer l'âme du Sauvage pour la mettre en pellicule, rien ne resterait – pas même le fantôme d'une image – pour protester du génocide fondateur et de ce qu'il a cannibalisé et déposé dans ses cabinets de curiosités. Et alors, enfouie à jamais dans les décombres du néant, la révolte elle-même n'aurait même plus d'objet tangible sur lequel s'appuyer.

Mais toi alors, comment te sentais-tu au pays des « Vanouatais », des « Kanaquois » et ailleurs ? En te lisant attentivement et intensément, ces derniers jours, pour mieux saisir le désir, en amont de *ta dernière île* – poème suspendu ou échappée bien tenue en laisse –, voilà que je me surprends soudain à découvrir jusqu'à quel point tu étais professionnel. Un professionnel de la beauté !

« Les îles sont des déchirures, des fins de route, des rives d'inquiétude ; l'harmonie du monde s'y brise dans le confinement de l'espace. Une fois que l'on est à terre, que le bateau ou la pirogue sont repartis, le lien avec le grand mouvement du temps est rompu. [...] seul reste l'espace, un espace étroit, clos, bordé par la grande mouvance des flots, un espace rare et infiniment précieux, l'unique valeur en fait. »

C'est toi qui écris ces lignes, Joël. Ces lignes qui resteront, avec d'autres, parmi les très belles pages de la géographie contemporaine. Qui es-tu alors, homme de détermination et explorateur de l'esprit ? D'où viens-tu ? Que cherchais-tu donc entre la navigation et le port d'attache ?

À quelle histoire de ton passé le tandem « arbre-pirogue » pouvait-il correspondre ? Cette enfance qu'on laisse toujours à la porte pour tenter de pénétrer dans la Grande Case de l'ailleurs ? On a beau théoriser aux confins de l'univers, organiser rencontres et rendez-vous entre routes et racines, vient un jour où l'observation minutieuse du pays autre renvoie au pays ancestral, malgré Ph. D. et post-modernité, hein, Joël ? Quel était ce pays tien ? D'où venait ta langue ? Ce sont ces questions qui, à ton contact, me sont venues immédiatement à l'esprit.

La conclusion de ton livre n'est pas équivoque et prend valeur, après coup, de testament spirituel. Ainsi, apparaissent à la suite de dix-quinze années de travail, de voyage, de vie, de pensée ou de rêve... quelques-unes des réflexions les plus sublimes qu'il m'ait été

donné de parcourir, celles où tu réponds à Michel Serres.

« À ses yeux, les paysages de la plaine sont ceux de l'Océan, l'espace est une mer, le problème, comme dans l'île, est d'en trouver la sortie. Le ciel, écrit-il alors, est la seule issue possible de la plaine [...]. Les hommes des îles [...], lui réponds-tu, ne portent pas leur regard vers le ciel mais vers la terre. Ils ne sont pas de plaine, mais d'île, non pas d'espace, mais de lieux. Plus qu'il ne cherche à planer, leur regard se creuse et s'enfoncé.

[...] De ces terres brisées, hors du temps, et à l'espace rare, [les navigateurs...] firent un destin. Leur territoire devint alors la seule vraie valeur. La vérité des îles Mélanésiennes plonge dans la terre et vers les entrailles souterraines du monde. L'arbre est la métaphore de l'homme.

[...] La société mélanésienne s'affirme ainsi tout autant comme une société de racines que de voyages : ses arbres sont des pirogues et ses pirogues sont des arbres. S'il n'avait pas gardé au plus profond de son identité cette ambiguïté initiale, l'homme des îles serait peut-être devenu fou. [...] Cette île [la dernière île] est un symbole du monde. »

Tes mots naviguent au-delà de leur sens, Joël, laissons-les poursuivre leur route pour revenir à la nôtre.

La deuxième fois que je t'ai rencontré, c'était à Québec. Le sentiment qui s'est immédiatement dégage fut celui d'un « tchomme », comme on dit chez nous, une espèce de *compañero* spontané – et il n'y en a plus tellement de par le monde. Tu étais homme de terrain et homme de rencontre abordant les gens d'épaule à épaule, de voix à voix, au détour de marges océaniques ou autres... C'est que tu te savais minoritaire, quelque part, Joël, et cela, je ne l'ai pas compris tout de suite.

Il y avait comme une douleur lointaine au fond de toi qu'on sentait percoler quelquefois à travers ta compassion. Mais, pourquoi cette curiosité par rapport au Québec ? Ce n'était tout de même pas pour des motifs profes-

sionnels et dans le but de produire, après tous les autres, un petit texte de circonstance sur l'espace – oh ! le grand espace – à verser au dossier Europe/Amérique. Non, il y avait autre chose d'indicible qui se profilait, et on sentait bien que tu n'avais pas besoin d'expliquer mais de comprendre. Et peut-être, éventuellement, de partager notre combat.

Quand on s'est rencontré, c'était donc dans ce vieux bastion de l'Amérique du Nord appelé Québec. Tu avais cependant des « *commitments* professionnels » et des « *academic appointments* » qui ont empêché tout parcours « sur le terrain ». Et l'essentiel que j'avais à t'offrir, cette fois-là, est resté sur le carreau. Comme on tente de le faire avec tout Français nouveau qui débarque au pays, j'aurais tellement aimé te donner, d'un seul coup, une géographie-printemps si aveuglante qu'elle t'eût poussé à la renverse. J'aurais voulu te transporter « sur » des paysages si grandioses qu'ils t'eussent fait fondre les mots dans le cortex et que, tel un Vidal de la Blache désemparé ou un Rimbaud en *drop-out*, tu n'aurais jamais pu transformer en article et encore moins en poème.

Oui, oui, c'est cela, j'aurais voulu t'amener au pays des gouttes de brume qui se transforment en cristaux chantants au contact de la haute marée englacée du crépuscule ; au pays recouvert d'un voile blanc-grisâtre si épais qu'il t'empêche de distinguer le sol enneigé de l'atmosphère givrée. Si tu étais resté assez longtemps, tu aurais peut-être compris comment naissent les sachems et comment émerge la langue des chamans depuis les mots mêmes de l'espace en transe !

Je crois que j'aurais été tenté de t'impressionner et t'en mettre plein la vue. Te coincer peut-être dans une espèce de potlach à l'emporte-pièce, un festin géographique arrimé et soutenu par cette violence douce comme une brise d'origine inconnue et susceptible de te montrer ce que tu avais perdu en restant en France, ces derniers siècles. Revanche amicale

et difficilement avouable vis-à-vis de celui qui vient vivre avec ton pays, ton histoire et tes paysages, et qui en repartira un jour emportant avec lui l'image, l'épopée ou la thèse.

Tu l'as si bien écrit toi-même. Contrairement aux écumeurs de grève et aux rabatteurs de pistes qui se font attraper en chemin et jamais ne reviennent, certains doivent regagner leur patrie pour témoigner. « *Je pense à ces gens, confiais-tu [...] qui m'ont accueilli jusqu'à ce point infiniment rare où l'étranger se sent accepté et où la société différente devient fraternelle... Cadeau précieux, continues-tu, pour qui vient de loin, se questionne sur le sens de sa présence et sait qu'un jour il devra repartir, même s'il n'en a parfois plus très envie* ».

Tu es parti, Joël, et un jour tu es revenu... sans te douter le moins du monde pourtant que, cette fois, c'était pour rester... En passant par la « Kanaky » en compagnie d'Éric, le mois dernier, j'ai observé plus d'une fois ce morne vert qui a accompagné tes derniers regards et qui, de loin, prend l'apparence d'une magnifique pelouse arbustive. Le destin a voulu que tu t'éteignes en compagnie de ta métaphore, à même les racines de ta pirogue. Ta pirogue qui toujours t'aurait poussé vers un prochain voyage, un séjour prolongé au Québec, cette fois, et donc vers un autre retour qui se fut éventuellement confondu avec ta Gascogne natale. Il n'y pas eu de Québec, cependant, et il n'y a donc pas eu de retour. Tu es mort dans les « isles » et auras donc réalisé le souhait non avoué de tout nomade, voyageur ou géographe : s'éclipser entre l'aller et le retour.

Mais, pourquoi tenais-tu autant à venir au Québec, Joël ? Je me repose la question. Pourquoi tenais-tu autant à ce passage obligatoire par « *le pays du non-pays* », pour reprendre les mots de Jacques Ferron ou de Victor Lévy-Beaulieu, ces deux écrivains qui auront poussé le plus loin l'interrogation sur le pays ? Crois-tu vraiment qu'une espèce de rédemption géographique eût pu émerger du Québec ? Et

que nous ayons des leçons de résistance et de négociation identitaire à enseigner aussi bien aux paumés de la post-modernité qu'aux reflués des indépendances ! Nourrissais-tu le sentiment que le pays puisse offrir, sans trop en être conscient, une sorte de rite d'initiation pour « Franco-européens » sentant venir leur propre minorisation, à la pointe de l'horizon ? Bien sûr que oui. Évidemment.

Il y avait un malentendu entre nous, Joël. Malentendu qui ne serait certes pas resté où il en était, si tu étais venu en « Amérique québécoise ». Tout être métissé avoué sent d'instinct que la réalité est double partout sur cette planète dans les grandes zones marginales qui sont en passe de redessiner le visage de l'humanité. Il le sait parce qu'il est issu de cette dualité et porte, dans le secret de son être, cette double allégeance qui le tiraille constamment.

Je ne voulais pas revenir là-dessus et en faire une fixation, mais n'oublie jamais cela, Joël. Nous parlons français mais ne sommes pas et jamais ne serons Français. Et, oublie encore moins cela. Nous ne parlons pas « autochtone » non plus, mais ne sommes et ne serons jamais des Blancs à temps complet. Si j'avais cessé, comme c'est le cas pour les trois-quarts des miens, de t'écrire dans la langue dont je me sers ici et qui est peut-être la mienne, tu n'aurais d'autre choix que d'admettre ce que je te raconte en me lisant sous traduction. Mais alors, je doute fort que nous ne nous soyons jamais rencontrés, au fait.

Je me demande si tu as lu les propos de Paul Thérooux sur le Pacifique – voilà un Franco qui ne revendique pas son identité, passe pour un véritable *Yanqui* et refuse donc sa dualité, mais cela ne veut pas dire qu'elle ne se promène pas dans l'arrière-cour de sa mémoire refusée. Thérooux veut être du côté des vainqueurs – vainqueurs apparents, bien sûr –, ce qui ne peut être notre cas, la langue française empêchant tout francophone d'être vainqueur, c'est la géographie créole qui devient son pays.

Qu'est-ce donc que le « Vanouatou » que personne n'ose plus épeler ainsi de peur de paraître politiquement incorrect vis-à-vis des dieux qui surveillent, eh !

Et c'est ainsi que nous nous retrouvons tous soumis – « Francos » et Français – à une parole internationale émanant de la Banque mondiale et tentant de saisir le reflet de son propre miroir. Miroir que nous pouvons quelquefois emprunter si nous le voulons, mais à quoi bon ! Nous savons que nous sommes au départ perdants au jeu de la vérité descriptive. Aussi bien triompher au nom de la géographie invisible en nous réfugiant de l'autre côté du miroir.

Tout ce que je suis en train de te raconter, tu le savais déjà, à ta façon, Joël. Mais, j'aurais aimé te l'entendre dire, à propos même de ta Gascogne natale et de tous les Napoléon qu'on empoisonna du Pitcairn à Sainte-Hélène, en passant par les Malouines et les bayous du Haut-Missouri. Ta vulnérabilité de Français, sur un plan international, et aussi, dans le Pacifique, tu n'en parles pas dans les écrits que je connais de toi. Est-ce aussi cela que tu voulais mesurer au Québec ?

La troisième et dernière fois qu'on s'est rencontré, c'était à Minorque, aux Baléares.

J'y étais venu avec mon propre budget et forcément, ma propre parole, mais n'avais pas réussi à la transmettre. Cela aussi fait partie du jeu et des enjeux internationaux, et j'aurais souhaité qu'on en parle. Encore une fois, on ne s'est pas raconté quoi que ce soit de particulier, et pourtant, quelque chose s'est passé. Je t'ai écouté attentivement. C'est la seule et unique fois où j'ai assisté à une prestation de toi. J'ai compris alors comment tu appréhendais le Pacifique dans un immense tourbillon de sens, à la façon d'une célébration autochtone où se voient convier la philosophie du grand cercle et de la danse-soleil.

Je t'avais d'ailleurs écrit, à ce sujet, une lettre à laquelle tu n'as pas répondu et dans laquelle j'essayais de t'expliquer ce que tu savais déjà

depuis longtemps. Que tout lieu sacré est un lieu secret. Lieu exclusif qu'il importe de préserver à tout prix et d'honorer par le silence en le mettant bien à l'abri de toute récupération académique... ou sinon... et dont il faut s'empresser de raconter et de divulguer les moindres détails avant qu'il ne soit trop tard, quelles que soient la rapacité et la faim de certains faucons. Tu avais choisi de dire. C'est le seul choix possible. Et c'est pour ça que je te fais cette lettre. Il me reste un dernier point à aborder.

En fin d'introduction à *La dernière île* tu dis éprouver le sentiment, en présentant l'œuvre de ta vie, de « rendre une partie de la dette contractée ». Quelle dette, Joël ? Celle d'une amitié longuement entretenue qui veut communiquer sa joie ? Ou celle du chercheur qui, ayant transcendé quelques secrets jalousement gardés, peut enfin les livrer à l'univers entier dans un langage nouveau qui procéderait à la fois de sa propre langue et de celle de la tribu privée d'écriture ? Tu me permettras de rappeler au complet tes propres paroles, pour mémoire, car je crois que cet aveu te survivra et risque d'être souvent rappelé.

« L'écriture m'en a été d'autant plus difficile que le sujet m'était proche, toujours sensible et pas seulement le lieu froid d'une matière "scientifique". [...] Tout au long de mes séjours, ce mot quasi magique de Coutume [...] m'a littéralement fasciné. Mon but ne fut pas alors de juger, mais de comprendre et, autant que faire se peut, d'entrer dans le regard des gens des îles. Mais peut-on vraiment voir avec les yeux des autres, surtout lorsqu'il s'agit d'un peuple dont la situation et la culture sont si éloignées des nôtres ? Des générations d'ethnologues, géographes ou historiens [...] l'ont tenté. Y sont-ils jamais parvenus, y sommes-nous parvenus ?

[...] À force de vivre avec les gens qui se réclamaient de la Coutume et entouraient ce terme d'une sorte de mystique, j'ai eu le sentiment, vrai ou faux, que ma connivence avec eux ne cessait de grandir. Ce n'est pas tant leur "discours" qui m'a intéressé [...], mais [...] le monde de la représentation, de

l'imaginaire et du rêve. [...] J'ai poussé jusqu'au bout la connivence ; j'arrivais alors peu à peu à un état où, mesurer, compter, enquêter, poser des questions, me paraissait sans cesse plus dérisoire et, même, me mettait mal à l'aise.

[...] Dans cette perspective, j'étais de moins en moins un "scientifique" ou un "chercheur" et surtout je perdais le goût de l'être, mais sans devenir en échange un "autochtone" ou un "habitant". J'en étais à cet état ambigu et somme toute de plus en plus inconfortable lorsque, par la force, ma recherche prit fin... »

Quel aveu ! Quel aveu et qui a tout changé ? Aurai-je le courage de te confier ce qui m'est passé rapidement à l'esprit, au tout début de la lecture de ces lignes, comme un voile qu'on dissipe aussitôt ? Ah, Joël, tu ne vas quand même pas tomber dans le *White Man's burden* à la Keepling. Ton projet était exactement l'inverse de celui de l'homme blanc devant apporter sa propre lumière à un indigène qui l'attendait de toute éternité. Toi, homme de géographie et d'écriture dont les ancêtres avaient peut-être été également dépossédés des mêmes attributs dans un temps et un espace dont tu avais perdu la trace, tu te proposais de redonner, par l'écriture, au peuple qui en était le dépositaire initial, l'oralité qui t'avait été transmise et dont il devenait, quant à lui, de plus en plus dépossédé.

Tu me diras que je parle pour moi et mes ancêtres, hommes des mers et des neiges à la mémoire sans cesse effacée par sa propre grandeur ! Ce à quoi nous renvoient d'ailleurs toujours les anthropologues de la pureté première. Notre présent étant indigne de notre propre histoire, ils peuvent alors s'accaparer et l'un et l'autre.

Mais non, cette écriture dont tu fais office est la tienne, Joël. C'est toi que je lis quand je te lis, malgré tout ce que tu pourras me raconter à ce sujet. Elle n'appartient pas non plus en exclusivité à la géographie qui te l'a offerte et au peuple qui jamais ne t'a demandé de venir

la chercher, cette écriture. Elle est ta géographie, Joël. Ta géographie que jamais, aussi bien comme lecteur que comme *compañero* d'interrogation, je ne saurai réduire à cette « Isle dernière » dont il est question. Tu « *capiches* » ? Aussi, cette transcription géographique est-elle le résultat de ta quête et ton initiative, c'est pourquoi je répète mes questions du début. Qui es-tu, homme de mansuétude et de détermination ? D'où viens-tu et qu'es-tu venu chercher, explorateur de l'esprit et invocateur de rêve ?

La confusion que tu sentais dans ma contribution à ce colloque sur les îles était bien réelle et je ne suis pas arrivé à l'exprimer. Aujourd'hui, c'est facile. Les seuls lieux véritables sont ceux qui n'existent pas, affirmait Melville. Les seules îles véritables sont celles qu'on ne trouve jamais parce qu'elles ne sont pas là où l'on pense. La Montagne-aux-Cyprès au Dakota-Nord ou Oulourou [Uluru], près d'Alice Springs. C'est tout ce que je voulais dire. Quiconque a déjà vu vèler un iceberg sait qu'il a assisté à la naissance d'une « isle » mobile qui disparaîtra un jour dans son propre sillage.

Comment peut-on être à la fois géographe et témoigner d'une géographie qui jamais n'apparaîtra sur les cartes ? Ou on devient l'objet de la parole des autres en se renfermant dans un silence complice et une dignité fictive, ou on se constitue le maître de sa parole.

Lorsque j'ai conçu ce projet de t'écrire cette lettre, j'ai envoyé depuis Montréal un bref courrier à Eric, au début janvier. Ensuite, j'ai rédigé

un bout de lettre qui s'est perdu dans la Tempête de Verglas qui a tout englouti dans la beauté nocturne d'une ville privée d'électricité et de chauffage durant dix jours, une ville renvoyée à sa propre lumière intérieure perdue depuis des lustres. C'était magnifique.

Dans cette pulsion initiale, je me disais que tu portais, à l'instar de cette lumière, un projet intérieur dont tu serais arrivé peu à peu à exprimer la pulpe. Si tu comptais tellement sur le Québec, c'est peut-être que tu escomptais que le pays et les gens allaient éventuellement te révéler un message sur ta propre trajectoire entrevu ailleurs mais jamais pleinement assumé. Comment savoir ?

Je me retrouve soudain à ta place, Joël, avec une urgence qui m'oblige à mettre fin à cette trop longue lettre. Dans quinze minutes commencent, à Bondi Beach, le grand événement de la « Réconciliation et de l'Excuse » et la célébration de la « Mer de Mains » plantées dans le sable pour tenter de rédimmer le passé australien vis-à-vis des peuples aborigènes.

Je m'en vais avec à mon tour, empreint d'une nostalgie et d'une douleur indicible au cœur. Voilà que la peine de t'avoir perdu s'ajoute soudain à la perplexité devant ce destin qui t'aura enlevé la possibilité d'exprimer ce secret, et qui, du même coup, nous aura privé de sa révélation.

Avec l'adieu-vat des vieux loups de mer,
Sa-Lut Joël et...

Maçi Tcho.
Jean